

# LE FIGARO

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

AU FIL DES CENTENAIRES

## Le véritable abbé Faria

Un homme d'Eglise, ancien secrétaire d'un cardinal romain et en même temps chef de parti, jöté en prison pour avoir rêvé quarante ans trop tôt l'unité italienne : un homme d'une instruction supérieure, dispensateur de toutes sciences, tour à tour politique, chimiste, philosophe, historien, polyglotte émérite ; une sorte de fou étrange, hanté de la possession d'un trésor immense, un fou réjouissant, qui offre de troquer contre des millions faciles sa liberté bien cadenassée derrière les murailles du château d'If, et aussi un malade, secoué de crises effrayantes, qu'une paralysie mortelle étreint peu à peu... Tel est l'individu complexe, l'être extraordinaire dont les dernières années, vues par l'imagination abondante et colorée d'Alexandre Dumas... ou d'Auguste Maquet, palpitent puis s'éteignent, au premier volume de *Monte-Cristo*, dans la demi-nuit du cachot 27.

Quel est le lecteur qui, intrigué par cet abbé Faria, ne s'est pas demandé en lisant ce roman célèbre, dont il est en quelque sorte la clef de voûte : cet homme a-t-il vraiment existé ou non ? Serait-ce une création merveilleuse, conçue et animée par un écrivain étonnamment oué, ou bien n'est-ce pas tout bonnement quelque silhouette oubliée d'autrefois, dénichée par lui dans une mansarde de l'Histoire et dont il a magnifiquement rapicé les hardes défraîchies ? A l'appui de cette seconde hypothèse, il semblerait qu'Alexandre Dumas... ou d'Auguste Maquet, existait d'un certain abbé Faria, contemporain de *Monte-Cristo*, dont la vie, suffisamment étrange dans sa réalité, tient aujourd'hui éparpillée entre deux ou trois notices nécrologiques des journaux d'il y a cent ans et quelques lignes des *Mémoires d'outre-tombe*.

Joseph Custodi de Faria, d'origine portugaise, naquit d'un nègre idolâtre à Goa, dans les Indes Orientales, vers 1755. Descendait-il d'Antonio de Faria, le fameux aventurier portugais qui s'en alla, au seizième siècle, planter dans ces Indes lointaines l'étendard du roi Jean III et, sous couleur de propager la foi, devint un terrible corsaire, écumant sans pitié toutes les mers orientales ? On ignore et il n'y a peut-être qu'une banale similitude de nom entre lui et le célèbre pirate. On sait qu'il fut amené tout jeune à Lisbonne et qu'il y fit ses études. Il passa ensuite en Italie et regut la prêtrise à Rome. La Révolution française enfièvre son cerveau : elle l'attira à Paris où il prit, dit-on, une part active aux événements. Le 13 vendémiaire au III (5 octobre 1795), on le voit, gagné aux espérances royalistes, marcher sur les Tuileries à la tête d'une section d'insurgés contre la Convention ; la fusillade bien réglée de Bonaparte fit s'échouer cette tentative de contre-révolution sur les marches de Saint-Roch, et l'on perd de vue l'abbé Faria.

Il devait s'occuper déjà de magnétisme car, dans une maison de jeu qu'il fréquentait à peu près vers cette époque, ses « pratiques magiques » l'avaient fait à ce point redouter des autres partenaires qu'on s'y était déterminé à lui faire une pension quotidienne, à condition qu'il n'y viendrait plus jouer, ce qui permit de supposer avec vraisemblance qu'il ne dédaignait pas d'exercer sur « la banque » la puissance d'un hypnotisme ami des bénéfices lucratifs !... C'est là qu'il aurait fait la connaissance de quelqu'un qui lui fit obtenir la place de professeur de philosophie au lycée de Marseille ; ce choix de faveur aurait engagé tout autre que lui à se limiter strictement à sa nouvelle tâche, mais à peine avait-il rejoint son poste qu'il se mit en tête de prêcher dans une paroisse voisine du lycée. Cette prédication s'entoura de tant de bizarreries que le curé se vit obligé de le remercier au plus vite de son zèle, pour soustraire ses fidèles à un enseignement qui n'avait rien de divin et auquel de vicieuses dévotions trouvaient même, à la réflexion, une odeur de soufre... Pour comble, ce curé fut appelé peu après à diriger le lycée où professait l'abbé ; ce dernier eut trouver là l'occasion de se venger de cet acte d'ostracisme : il appela ses élèves à une nouvelle croisade et tenta de les soulever contre le nouveau directeur. Comme on s'aperçut que c'était à peu près tout ce qu'il leur enseignait, on prit prétexte de ces troubles pour lui faire quitter Marseille et le transférer à Nîmes.

Là, autre affaire. Il avait eu à peine le temps de déboucler ses malles qu'il avait déjà établi chez lui un baquet magique autour duquel, nouveau Mesmer, il magnétisait la population. Tout se passa à peu près bien jusqu'au jour où un traitement qu'il avait conseillé pour une jeune femme enceinte dont l'état n'avait pas été reconnu provoqua chez la patiente des accidents graves dont elle mourut ; la famille déposa une plainte ; la police enquêta, s' alarma et interdit le baquet magique. Mais, sur ce, la cure d'une paisible petite paroisse des environs de Nîmes devient vacante ; Faria quitte son lycée, ses élèves et son baquet vide, y vole, s'y installe sans attendre la permission de l'évêque d'Avignon et, sans aucun pouvoir, prêche, confesse et magnétise de toutes ses forces. L'autorité ecclésiastique s'émue, mais elle eut toutes les peines du monde à lui faire abandonner l'humble village complètement bouleversé par lui : c'est tout juste si les paysans de la région ne le regardaient pas déjà comme un prophète ou au moins comme un saint... Bien qu'il prétendit, plus tard, avoir été nommé par les Bragance à un évêché du Portugal, ce scandale semble bien avoir été le dernier de sa vie ecclésiastique dont le moins qu'on puisse dire est que le sentiment religieux ne la domina pas...

On était en 1813. L'abbé Faria revint se fixer à Paris. Un physique expressément un caractère ardent, une passion curieuse pour l'argumentation scolastique dans laquelle il excellait, un don étonnant

pour les langues étrangères dont il parlait plusieurs couramment : tout cela répondait parfaitement au rôle d'illuminé qu'il affectait et ne tarda pas à lui faire une certaine réputation comme magnétiseur. Il habitait alors rue Sainte-Anne et, tous les jeudis, donnait chez lui des consultations et des séances de somnambulisme auxquelles on était indistinctement admis moyennant cinq francs. Quand le silence le plus absolu régnait parmi l'assistance attentive, Faria ordonnait au sujet de fermer les yeux et de se recueillir ; puis, après un certain temps, il lui commandait avec énergie : « Dormez ! » Si le patient ne s'endormait pas aussitôt, l'opérateur lui répétait le même ordre jusqu'à trois fois, d'un ton de plus en plus impératif. Quand le sujet résistait à ces trois injonctions, c'est qu'il n'était pas susceptible d'être endormi, du moins par l'opérateur. Faria niait le fluide magnétique et même l'influence de la volonté, car il objectait que, dans la plupart des cas, les patients peuvent être endormis « soit avec la volonté du magnétiseur, soit sans sa volonté, soit même avec une volonté contraire » ; il prétendait, quant à lui, ne demander que la volonté du sujet et non employer la sienne pour le plonger dans ce qu'il appelait le sommeil lucide. Mais pourquoi s'est-il alors vanté d'avoir fait tomber plus de cinq mille personnes dans cet état ? Car si c'est le sujet qui s'endort, à quoi son influence avait-elle donc servi ?

La vérité est que Faria recourait à d'autres moyens, en dernier ressort, quand son commandement : « Dormez ! » ne suffisait pas à transmettre sa volonté à un sujet cependant prédisposé à en subir l'influence par les conditions à en ambiances dont il l'entourait. « Dans ces cas, dit-il, je touche légèrement les personnes aptes au sommeil de la tête, aux deux coins du front, au nez, sur la descente de l'os frontal, au diaphragme, au cœur, aux deux genoux et aux pieds. » Mais ce sont là, paraît-il, des procédés tout à fait ordinaires et les historiens spécialistes de ces questions ont déclaré que la méthode de l'abbé Faria était bien, quoi qu'il en ait dit, une méthode magnétique, c'est-à-dire une action inavouée de la volonté et du fluide ; une suggestion ; et ils se sont hâtés de la traiter d'inférieure.

Bien que, en ce début de Restauration, il y eût assez de sujets graves pour fixer l'attention des Parisiens, Faria était devenu l'un des hommes à la mode : il formait même des disciples, dont fut Noizet. N'allait-on pas jusqu'à le mettre sur la scène, dans un vaudeville joué aux Variétés, qui s'intitulait *la Magnétomanie* ? Le Tout-Paris de l'époque disputait gravement, à son sujet, pour ou contre Swedenborg et, non content de se ruer aux séances de l'abbé, l'invitait en ville, à des démonstrations privées ; pas une femme de goût qui ne voulût alors servir à ses invités un peu de magnétisme autour d'une tasse de thé... Chateaubriand a raconté avec humour comment, à un dîner chez Mme de Custine, l'abbé Faria s'était vanté de tuer un serin en le magnétisant ; le serin fut le plus fort, et l'abbé, hors de lui, fut obligé de quitter

la partie de peur d'être tué par le serin. Et l'auteur du *Géné du Christianisme* ajoute avec dignité : « Chrétien, ma seule présence avait-il rendu le trépid impuissant ?... »

Le 20 septembre 1819, le « successeur de Mesmer » mourait subitement, foudroyé par une attaque d'apoplexie. Il laissait inachevés plusieurs travaux, en particulier une grammaire latine et un grand ouvrage dont le premier volume seul fut publié après sa mort : *De la cause du sommeil lucide ou étude de la nature de l'homme, par l'abbé Faria brannine, docteur en théologie*. — Paris 1819, in-8°, dédié au marquis de Chastenet-Puysegur. C'est une des ressemblances certaines qu'il offre avec son homonyme de *Monte-Cristo*. Mais si Alexandre Dumas a su lui faire les emprunts de pittoresques nécessaires il a, d'autre part, largement atténué et transformé « en mieux » ce que son modèle présentait d'un peu outré. Sur tout, d'un aventurier agité mais inutile, il a fait un homme réellement ardent et généreux, et, à peser à côté l'un de l'autre ces deux vies également étranges, l'on se surprend à regretter que, et définitive, ce ne soit pas la facille qui ait été la vraie...

François Boucher.